

Québec français



Le grand départ

Gilles Perron

Numéro 128, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2003). Le grand départ. *Québec français*, (128), 27–27.

Le grand départ

PAR GILLES PERRON

Le travail, quoi qu'on en pense, est aujourd'hui le premier facteur dans la définition de l'individu. On n'a guère le choix d'appartenir à l'une ou l'autre de ces deux catégories : ceux qui exercent un métier et ceux qui sont sans emploi. On peut ensuite raffiner en supposant qu'on peut avoir une profession et être malgré tout en chômage ; comme on peut avoir un emploi et néanmoins ne pas travailler. Mais, par-delà les variantes possibles, un fait demeure : la question « qui êtes-vous ? » est le plus souvent la traduction de « que faites-vous ? ».

Il faut faire pour être. C'est là tout le problème de ceux qui, ayant placé toute leur vie sous le signe du travail, craignent le vide quand vient le temps de la retraite et cela, peu importe leur rapport affectif avec le métier exercé. Faut-il vraiment rappeler que le mot « travail » vient du latin *tripalium*, désignant un instrument de torture ? En français, le mot a été d'abord associé à la souffrance, avant de prendre le sens qu'on lui connaît désormais. Nonobstant cette origine édifiante, le travail a conquis ses lettres de noblesse, si bien qu'on valorise fortement ceux qui travaillent dur, même si on les paie mal. Il est même tout à fait courant de prendre plaisir à travailler : c'est dire quels pervers nous sommes devenus après des siècles passés à transformer notre sueur en or (lequel, c'est entendu, se retrouve rarement dans les poches de celui qui l'a produit). Les adeptes de Karl Marx ne voyaient pas les choses autrement : le bonheur est dans le travail. En théorie, du moins. Parce que malgré tout, les travailleurs ont habituellement hâte de prendre leur retraite, hâte d'être enfin libres... même de travailler !

La retraite est parfois souhaitée par celui qui la prend, d'autres fois par celui qui attend pour occuper la place. Il en va ainsi de Jean Chrétien. (Je confesse ici une certaine roublardise, arrivant seulement au troisième paragraphe avec la vedette de cette *Humeur*. Mais vous admettez que si j'avais annoncé d'entrée de jeu que je parlais du « petit gars de Shawinigan »,

vous auriez cessé de lire pour passer à la page suivante de votre revue préférée.) Jean Chrétien, disais-je, est celui qui aura fait la preuve que la politique est un métier, et que la notion de carrière convient à ce monde aussi bien qu'à celui des affaires. Élu pour la première fois en 1963, l'homme a gravi rapidement les échelons, remplaçant avantageusement une intelligence moyenne par une maîtrise exceptionnelle du jeu politique. Ministre sous Lester B. Pearson, puis sous Pierre E. Trudeau, il est lui-même depuis 1993 au-dessus de tous les autres ministres. Après 41 ans de « bons et loyaux services » (j'en entends qui rient, là-bas, au fond de la salle !), Johnny tirera sa révérence, en février 2004, à l'âge vénérable de 70 ans, dans les vivats et les hourras : le chef est parti, vive le chef !, crieront peut-être ses anciens détracteurs, amis de l'imbuvable Paul Martin. Mais notre Ti-Jean, Commandeur des croyants, continuera sans doute à s'amuser, et à la suite de Trudeau, son maître à penser [sic], il oubliera son devoir de réserve, convaincu que l'expression désigne les obligations des Amérindiens.

Le mari d'Aline s'en va, mais il prend son temps. Il nous reste encore toute une année pour nous divertir en sa compagnie. Car, il faut le reconnaître : il n'est jamais ennuyant. Les caricaturistes l'aiment, les amateurs de « chrétienneries » aussi. Il est fat, arrogant, peu doué, mais quelle poigne ! Parlez-en à ce petit chômeur, devenu célèbre d'une mare à l'autre pour avoir été étranglé par ce « Québécois comme y en a plus » un grand six pieds poilu en plus « Fier de son âme » (toutes mes excuses à Claude Gauthier pour cet impardonnable détournement de chanson). Il aura donc mené, d'une main de fer dans un gant de crin, ses troupes à son gré, se permettant même le luxe de congédier le puissant Paul Martin (à ne pas confondre avec Peter Martin, c'est-à-dire Pierre Lalonde du temps de ses ambitions continentales). Faut-il l'en admirer ? Je n'irais pas jusque-là (même si ma retraite en dépendait !). Si la longévité, en politique, n'est pas

la norme, elle n'est tout de même pas exceptionnelle. Les Brassard, Marois et autres Guy Chevette auront réussi à durer. Super Mario en fera sans doute autant, lui qui, à l'aube de la trentaine, n'a jamais fait autre chose. Il arrive même que seule la mort réussisse à déloger certains irréductibles, comme ce fut le cas de Maurice « Grande Noircœur » Duplessis. Ou encore de Gérard D. Lévesque (à ne pas confondre avec Gérard D. Laflaque, qui était un autre genre de marionnette), député à vie du comté de Bonaventure, mort sur scène, tel un Molière de la politique.

Qu'est-ce qui fait donc courir toutes ces femmes et surtout, tous ces hommes ? Pourquoi faire de la politique, si c'est pour risquer chaque jour de se faire écorcher par les enquêtes des Normand Lester ou la bêtise des André Arthur ? Il y a, de toute évidence, du plaisir dans l'exercice du pouvoir : même dans la souffrance du *tripalium*, les politiciens adorent être soumis à la question. Jean Crétin (elle est facile, mais que voulez-vous...) ne cède sa place à personne lorsqu'il s'agit de battre son frère pendant qu'il est chaud. Les Québécois, ses semblables, ne le savent que trop bien : alors que, depuis trente-quatre ans, trois Premiers ministres québécois ont exercé le pouvoir à Ottawa sans interruption (sauf pour le bref interlude de Joe Clark en 1979), nous nous retrouvons malgré tout Gros-Jean comme devant, ne croyant même plus à la bizarrerie incarnée par le Bloc québécois.

Devrait-on battre en retraite ? Il est de bon ton, chez les politiciens, d'accuser les médias ou les créateurs (ceux de la série télévisée *Bunker*, par exemple) d'alimenter le cynisme à l'endroit des élus. Mais quand un pays a pu élire trois fois de suite un quidam tel que Jean Chrétien, comment faire autrement ? En attendant la retraite du bon-chrétien (c'est une grosse poire ; vérifiez dans votre Robert si vous ne me croyez pas), pratiquons la charité comme le ferait un vrai chrétien et souhaitons à tous ceux qui se retireront bientôt de ne pas fréquenter les mêmes plages que lui. On ne peut faire mieux ; que voulez-vous ?...